International Journal of Innovation and Applied Studies
ISSN 2028-9324 Vol. 47 No. 1 Nov. 2025, pp. 31-39
© 2025 Innovative Space of Scientific Research Journals
http://www.ijias.issr-journals.org/

Le bar: Un prétexte d'une esthétique exutoire dans l'écriture de Tierno Monénembo

[The bar: A pretext of an exultant aesthetic in the writing of Tierno Monénembo]

Yao Dicy Gnengba and Baguissoga Satra

Département de Lettres Modernes, Université de Kara, Togo

Copyright © 2025 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the ***Creative Commons Attribution License***, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: This reflexion attempts to analyse how the notion of «bar» in the writing of Tierno Monénembo offers itself as the anchor of an aesthetic outlet. Like a pretext, the topos of the bar in his work illustrates the outlet of a counter-moral story. The objective is to demonstrate that the space of the bar constitutes an inscription of pretext consciously developed by the author to translate this aesthetic outlet. Thus, the postulate is that the consummated story deviates while undermining the reader's expectations and makes the work particular. The analysis, with an onomastic aim, makes it possible to elucidate the events and the behaviour of the characters based on the meaning of their place of manifestation or attachment, notably in L'Aîné des orphelins, Le Terroriste noir, Bled and Saharienne indigo. It emerges from the examination that the outlet dimension in the Monenembian story reveals itself as a new taste for youthful need and above all, a change of scriptural paradigm.

KEYWORDS: bar, writing, aesthetic, outlet, onomastic.

RESUME: La présente réflexion tente d'analyser comment la notion de « bar » dans l'écriture de Tierno Monénembo s'offre comme l'ancrage d'une esthétique exutoire. Tel un prétexte, le topos du bar dans son œuvre illustre le déversoir d'un récit contre-morale. L'objectif est de démontrer que l'espace du bar constitue une inscription de prétexte consciemment élaborée par l'auteur pour traduire cette esthétique exutoire. Ainsi, le postulat est que, le récit consommé dévie tout en battant en brèche l'attente du lecteur et particularise l'œuvre. L'analyse, à visée onomastique, permet d'élucider les évènements, les comportements des personnages à partir de la signification de leur lieu de manifestation ou d'attache, notamment dans *L'Aîné des orphelins, Le Terroriste noir, Bled* et Saharienne indigo. Il ressort de l'examen que la dimension exutoire dans le récit monénembien se révèle comme un goût nouveau au besoin juvénile et par-dessus tout, un changement de paradigme scriptural.

MOTS-CLEFS: bar, écriture, esthétique, exutoire, onomastique.

1 INTRODUCTION

S'il y a un espace qui offre au personnage romanesque un cadre libre de défoulement, c'est bien le bar. L'espace- bar constitue un champ presqu'inédit dans la littérature africaine et de là, suscite curiosité et interprétation. La littérature, mieux l'œuvre romanesque procède toujours par des espaces aussi fictifs qu'ils soient pour traduire une idéologie du monde.

En effet, si les précurseurs de la littérature africaine étaient dans l'optique de l'affirmation de l'identité typiquement nègre, et procèdent à des récits qui présentent des espaces qui mettent en conflit ville / village, Afrique / Europe; il est à noter qu'après les applaudissements suite aux indépendances, un nouvel élan de la littérature se fera constater, tant sur l'axe forme et fond. L'espace-bar qui répond à l'axe forme dévient alors une nouvelle esthétique romanesque qui procure un fond rempli de délectation. L'inscription du bar comme lieu de déploiement de la fiction repositionne la sémantique de l'œuvre d'autant plus

Corresponding Author: Baguissoga Satra

qu'il converge les actions des personnages en son sein. Faut- il signaler par exemple que chez Alain Mabanckou (2005) l'espace-bar est l'épicentre des discours politiques, littéraire et artistique, etc.

Dans l'œuvre romanesque de Tierno Monénembo à laquelle nous portons notre dévolu, l'espace du bar fonctionne comme actant. L'écrivain guinéen accorde une place de choix à cet espace, de telle enseigne que son écriture semble être le résultat des personnages qui font du bar leur lieu de prédilection. Le bar chez lui est sens et a du sens. Il est au-delà d'un espace littéraire, un miroir vertical de la société. Il sera question d'analyser comment l'espace du « bar » dans l'écriture de Tierno Monénembo s'offre comme l'ancrage d'une esthétique exutoire. En démontrant que le bar est prétexte pour une esthétique exutoire, cet espace-bar garantit à Monénembo sa particularité au même moment qu'il fascine son lecteur. Cette étude s'appuie sur l'onomastique, qui permet d'élucider les évènements, les comportements des personnages à partir de la signification de leur lieu de manifestation ou d'attache (H. Mitterrand, 1982) notamment dans *L'Aîné des orphelins, Le Terroriste noir, Bled* et *Saharienne indigo*. Dans cet élan, elle postule une perspective nouvelle dans un large éventail dans l'appréhension de l'écriture de Monénembo. La première partie analyse le processus de dénomination et de désignation du bar. La seconde partie se consacre à l'expression de la démesure qui transfigure l'espace du bar à des fins à la fois esthétique et éthique.

2 DE LA DÉSIGNATION DU BAR

Les noms des lieux permettent leurs identifications doublées de leurs localisations géographiques. Le nom que porte un lieu en dit long sur sa prestation. Il peut être un nom symbolique, esthétique, réaliste, etc. L'œuvre de Monénembo laisse entrevoir les noms de bar qui incitent à la curiosité.

Dans *L'Aîné des orphelins,* l'on relève deux noms du même bar avec des connotations somme toute différentes. D'une part, il porte le nom « fraternité ». Sied-il de signaler que ce nom qui signifie logiquement lien entre des personnes considérées comme frères s'entend dans la trame romanesque comme un lieu établissant des liens avec des personnes qui partagent les mêmes débits de traumatisme dont l'alcool est leur seul refuge ou sauveur. D'autre part il est sous l'appellation « Le chacun comme il peut ». Cette dénomination atypique traduit même le désordre marquant le génocide rwandais. Le passage d'identité du bar entre temps « Fraternité » à « Le chacun comme il peut » se justifie comme le renouveau après les orages génocidaires « (...) je finis par retrouver le fameux bar. À mon dernier passage, il ne portait aucun nom. Et maintenant une enseigne sur fond bleu avec des lettres jaunes barrait sa façade. Il était écrit dessus « Le chacun comme il peut ». (T. Monénembo, 2000, p. 99).

En effet, cette construction nominale du bar qui ressort de ce passage se retrouve des années après également chez Alain Mabanckou avec son roman *Verre cassé* (2005) dont le bar porte le nom « Le crédit a voyagé ». Disons-nous donc que cette tendance nouvelle de désignation est à l'image des sociétés africaines qui sont perpétuellement à la quête d'une identité fixe mais malheureusement fugitive. Si dans le bar Fraternité, il est difficile de rester dans l'accalmie, de se faire des frères, de maintenir l'équilibre des relations humaines, il est impérieux de laisser chacun libre d'agir comme il le peut et comme il le veut.

Dans *Le Terroriste noir,* le bar est désigné « bar-boulangerie » (p. 43). Nom composé, ce toponyme renseigne une double activité qui prend place là. D'abord, il£ est un centre d'alcool et ensuite le service de boulangerie qui vient en appui alimentaire pour donner solidité aux clients après un temps d'ivresse notoire.

Par différence au précédent, le bar-boulangerie regroupe des fanatiques de l'alcool et de boulangerie. Faisons constater que la disposition syntaxique de ce nom du bar donne le primat à l'alcool plutôt qu'à l'alimentation. « Bar-boulangerie » logiquement est un lieu où les clients, donc les personnages, s'y rendent, s'abreuvent des services du bar à outrance.

Dans *Bled,* le bar occupe une place importante dans l'épanouissement des personnages. Deux lieux sont au centre des actions notamment « le bar de l'hôtel Timgad » (p. 46) et « le bar sans âme » (p. 56). Ces deux toponymes ont la même devise: souler les clients à satiété. Si le premier est un bar à l'intérieur de l'hôtel à Timgad (ville en Algérie) dont le but est d'étancher la soif des résidents de l'hôtel, le second de par son nom représente un endroit pour des personnes désespérées de la vie. Au sens métaphorique ou personnifié, « le bar sans âme » n'accueille que des personnes sans âmes, dépourvues de toute moralité, vivant de corps mais absent d'esprit. Ce nom fait appel à l'affect du lecteur qui est curieux d'en savoir plus sur les fanatiques de ce lieu.

En ce qui concerne *Saharienne indigo,* nous avons « L'oxygène ». Ce bar que fréquentent presque tous les personnages revêt une signification symbolique. L'originalité réside dans son essence. Définie comme gaz invisible et inodore, l'oxygène est cet air grâce auquel tout être vivant sur le cosmos respire et témoigne de la vie. Par analogie, le bar « L'oxygène » s'entend comme un endroit qui redonne vie, joie, bonheur, paix, bref la vie aux personnages en situation de détresse. Il insinue de par son nom que ce lieu se charge d'essuyer les larmes aux clients. Si sans l'oxygène, pas de vie, on peut comprendre que sans le

bar « L'oxygène » les personnages de Monénembo n'auraient pas de vie. Faut-il remarquer que Véronique Bangoura retrouve sa vitalité, sa féminité à chaque fois qu'elle se fait cliente de ce bar.

En procédant par jeu de syntaxe singulière en Afrique en ce qui concerne la création des noms de bar, l'œuvre de Monénembo rejoint incontestablement les propos de G. F. Kengue et J. -B. Tsofack (2015 p. 14) en ces terme:

Les noms des bars / buvettes [...] correspondent à des lieux où l'on expérimente la pratique interculturelle. Il s'agit d'une dynamique altéritaire qui reste perceptible non seulement à travers le foisonnement des référents toponymiques étrangers, mais aussi par des pratiques linguistiques très fluctuantes et hétérogènes. Les discours dénominatifs des buvettes sont des discours publicitaires certes, mais aussi des discours inter- et pluriculturels.

De toute évidence, il ressort de cette affirmation que la pratique dénominative des noms de bar de Tierno Monénembo qui vont du normatif à l'atypisme renseigne à suffisance du foisonnement des lieux d'alcool de nos jours que ce soit en milieu urbain ou rural. Ces différentes dénominations rendent compte de la diversité des clients et de la mosaïque organisationnelle de l'alcool dans le corpus. Également l'atypisme des noms de bar qui traversent l'œuvre, traduisent un tant soit peu la richesse sociolinguistique de Monénembo qui se reconnait dans cette pratique et par-delà les auteurs africains sans occulter le contexte d'écriture.

En utilisant le français pour désigner ces endroits d'alcool, il faut rappeler la question de « l'Ailleurs » dans une perspective d'hybridation. Faut-il ajouter que par cette invite de l'Ailleurs pour désigner les réalités africaines, au-delà de la narration, l'œuvre partage un imaginaire outre que celui de son auteur.

De plus, la diversité des désignations de toponyme de bar constitue un marquage de socialisation à un endroit précis. L'hétérogénéité spatiale est un signe de cohabitation sociale, ce qui fait dire à O. Ziati et J. Boumaajoune (2023, p. 43) qu'à partir du moment où ce n'est pas dans la langue africaine qu'est désigné l'espace du bar, cet espace oscille entre deux réalités. Ceci par le fait que par son installation, sa matérialité, il (espace du bar) se trouve en Afrique et par sa dénomination linguistique il appartient à une autre réalité culturelle hors de sa zone d'installation. Les noms des bars dans le corpus de Monénembo sont au même rang que les narrateurs dès l'instant que les identités des personnages au sein de son univers fictionnel se métamorphosent. À partir de là, il n'est pas sans rapprocher la création des personnages à celle des espaces du bar ceci, dans une harmonie fictive tout à fait singulière.

Si les noms des lieux ne témoignent pas d'une construction homogène/homophonique pourtant relevant du même écrivain, il est quand même bienséant de signaler que ces lieux accueillent des personnages qui trouvent plaisir au-delà de leur attente.

3 DE L'ESPACE DU BAR, UNE SCENOGRAPHIE DE L'ANORMALITE

Les lieux du bar dans l'œuvre romanesque de Monénembo constituent des espaces de débordement, de promiscuité, d'anormalité préférés et de médisance chronique. Dans cette logique, le comportement des personnages de Monénembo confirme l'analyse de O. Ziati et Boumaajoune (2023, p. 41), lorsqu'ils estiment que les auteurs africains ont fait du « bar un lieu de création où des personnages se rencontrent pour discuter des bouleversements et des mutations sociales [...]. C'est un lieu où des individus aux frontières de plusieurs cultures viennent boire, échanger les opinions à propos des problèmes existentiels différents, parler littérature, d'histoire de religion ou bien d'autres sujets ».

D'emblée, les personnages de Monénembo sont versés dans la consommation excessive de l'alcool en ces lieux. K. Mohamed insinue que le bar est toujours lié au motif d'alcool chez Monénembo. Ainsi à la lecture de L'Aîné des orphelins, on note que le bar est d'abord pour les personnages qu'ils soient adolescents ou d'une autre catégorie d'âge, un endroit d'ivresse afin de se livrer à des dérives inhabituelles:

Il me traîna vers le bar de l'Éden. Le patron n'aimait pas nous voir rôder par là. Mais il connaissait la serveuse, Scholastique. Il lui fit signe et elle nous apporta discrètement nos bières sur le trottoir. Quel meilleur endroit au monde pour se soûler la gueule que le dépotoir de la rue des Coopératives ! Nous nous rendîmes là pour boire. Après quoi, nous nous mîmes à chanter avec la ferveur d'une bande de paysans arrosant à la bière de banane la fin des récoltes. Quand on chante, on le fait avec tout le corps que le bon Dieu vous a donné; quand on parle, c'est la bouche seulement qui s'ouvre. C'était bien mieux ainsi: chanter; chanter et ne rien dire. (T. Monénembo, 2000, p. 50-51).

Ici, le lieu du bar résonne comme un lieu protecteur. Il s'agit de Musinkoro et Faustin qui, tous fuyant les horreurs des « avènements", se réfugient dans un bar. Cependant, si le bar de l'Eden constitue une place sécurisée, l'inquiétude du patron du bar traduit l'intention et l'acte des deux ados. À en croire le narrateur-personnage, le propriétaire du bar est hostile à leur visite sur les lieux. Se souler et faire du bruit, chanter sans rien dire comme l'infère le passage relève de l'anormalité. Et cette anormalité choisie par ces enfants est tributaire des avènements génocidaires. Le comportement gauche de ces enfants dans

ce bar d'Eden n'est pas sans évoquer le mythe du jardin d'Eden. Si au début du jardin d'Eden tout était dans la quiétude exactement comme la saison avant le génocide, il faut faire constater que l'écart qui prévaut dans l'attitude des personnages au bar d'Eden est résultant du péché originel du jardin portant le même nom que le bar. La figure du patron de l'Eden n'est pas trop distante de celle de Dieu. Vendre la bière et être hostile à la visite des ados donc des clients, mettre un arbre au milieu du jardin et interdire à sa propre création d'en faire usage, quand bien même ce soit à portée d'elle, relève de l'absurdité, l'irrationnel. D'un ou de l'autre côté, nous pensons que cela relève de l'anormalité.

Outre le bar d'Eden, le bar de « La Fraternité » officie dans l'écart: «... j'allais au bar de la Fraternité pour suivre le journal » (p. 9). Si le bar est donc un lieu adéquat pour suivre le journal, l'espace du bar dans ce sens devient un lieu de culture, d'information. Mais, à pousser loin la réflexion, on peut se demander si le bruit qu'abrite cet espace permettrait à Faustin et ses à compagnons de suivre le journal-là. Quoi de surprenant de savoir que le lieu du bar soit devenu une place d'encensement:

Le dimanche soir, au bar de la Fraternité, j'étais fier quand j'entendais le speaker dire: « Pour finir, dans la catégorie "minimes", notons l'écrasante victoire (quatre buts à zéro !) du Minime Système de Nyamata contre le Volcan de Rusumo. Deux buts du petit Faustin Nsenghimana à lui tout seul. (T. Monénembo, 2000, p. 21-22).

Ce passage confirme davantage que le bar dans *L'Aîné des orphelins* est un espace tonitruant allant à l'encontre de la vie en société. Le bruit est fondement de vie « C'est là où il y a le bruit qu'il y a la vie, ma chère petite dame ! » (T. Monénembo, 2000, p. 100).

Au bar-boulangerie dans *Le Terroriste noir,* l'alcool fonde la rencontre des personnages qui se tirent d'affaires:

C'était un bar-boulangerie, mobilier misérable et comptoir en bois. Il y avait là une dizaine de clients, dont un vieillard portant casquette et barbe blanche, qui sirotaient dans un silence attristant la goutte que leur servait une jeune femme aux traits déjà durcis par les travaux des champs. Nul ne faisait attention à lui et aucun ne semblait armé. (T. Monénembo, 2012, p. 43).

Le verbe " siroter " dans un silence attristant en dit long sur les effets de cette boisson. Ainsi, l'espace de ce bar est par excellence un espace de relèvement de moral. Quand le personnage en fait usage il ressort ragaillardi. Dans cette logique, on peut arguer que l'espace du bar, puisque c'est là qu'est vendu l'alcool, est pour les personnages un stimulant de force. Dans cette même perspective, tous les personnages qui fréquentent ce lieu même sans prendre de l'alcool /bière sont assimilés aux ivrognes. La bière qui s'illustre comme un plat préférentiel dans le bar est servi aux hôtes en signe apéritif.

L'ambiance était assez bonne, malgré les chapardages (de chaussures et de cigarettes, notamment) et les parties de quilles qui finissaient souvent en bagarres. On ne compta ni accident grave ni épidémie et le ravitaillement fut souvent bien meilleur que dans les familles. Yolande Valdenaire, qui connaissait tous les commerçants de Petit-Bourg et de Saint-André-les-Vosges, apportait du riz, des pâtes, des cigarettes et des bougies. Addi, qui était devenu l'enfant du pays, obtenait des paysans tout ce qu'il demandait: le fromage, le lait, les œufs, les radis et les choux. Huguette, quant à elle, offrait chaque semaine de la semoule et du pain, parfois même des bières. (T. Monénembo, 2012, p. 156).

Même si la conséquence immédiate de la prise de l'alcool/ bière est la bagarre, voire les accidents comme cela s'entrevoit dans le récit, les buveurs ne peuvent plus s'en départir, car ils sont dépendants; ils s'enlisent dans la contre moralité. *Bled* témoigne d'une description du bar comme espace allant du ridicule au sarcastique, relevant de l'atypisme et de l'insolite. Certes, les personnages viennent de leur propre conscience sur les lieux, mais et la boisson les enivre à telle enseigne qu'ils perdent la totale lucidité et deviennent objet de renvoi, ayant perdu le sens de la morale et de la valeur:

Puis on cessa de faire attention à toi. On se remit à boire sa bière ou à avaler sachorba, les oreilles distraitement tendues vers le vieil appareil qui distillait de la musique andalouse. Vers vingt et une heures, les tables commencèrent à se vider, dehors on entendit le chœur des klaxons et le dérapage des pneus sur la neige durcie. Il ne restait plus que vous deux et les trois poivrots que le patron a l'habitude de vider à coups de pied au cul pour pouvoir fermer. L'alcool, à cette heure, avait fait son œuvre. Les gueules pouvaient s'ouvrir, même celles d'Aïn Guesma. (T. Monénembo, 2016, p52-53).

On peut le constater, c'est dans le bar que pour la première fois Loïc Pouliquen et Alfred Bamikilé se rencontrent et se font des compagnons. L'espace du bar devient dès lors un lieu de rencontre des destins toutefois différents mais dans une harmonie fictive. Aussi note-t-on que le débit de l'alcool fait revendiquer cet espace de bar d'être un lieu de soulerie.

Le bar est aussi appréhendé dans *Bled* comme un endroit pour les marginalisés, un abri de retrouvailles des malheureux: « c'est devenu le foutoir du coin, l'abri des exclus, des alcoolos, des truands, des sans-logis, des âmes en peine ! Impossible de traverser la ville sans se laisser pervertir par ce funeste endroit. » (T. Monénembo, 2016, p. 51).

À partir du moment où l'espace du bar sert de logis des sans-abris, des exclus, des gens n'ayant plus de moral pour être considérés, il nous semble que les lieux du bar en général et particulièrement chez Monénembo sont devenus des lieux de refuge. Quitte à établir les formalités pour y vivre convenablement.

À condamner ou à promouvoir, l'espace du bar fait partie du quotidien des populations surtout citadines. Sous cet angle, le bar devient un espace de décharge de douleurs ayant le même sens que les Églises ou Mosquée servant de lieu de confessionnal, un endroit indéniable pour partager des peines, un foyer qui sert de déversoir, un espace de transition inter/ intra génération pour éviter « une seconde mort » comme le dirait J. B. Tsofack et al. L'alcool lié au motif de l'édification du bar justifie le comportement sadique de Mounir comme l'explique aisément Zoubida la narratrice: « mon tout nouveau comportement intrigua Touria. Elle vint me voir dans ma chambre et comme toujours à l'heure où Mounir et sa bande s'enivraient de pastis au bar de l'hôtel Timgad » (T. Monénembo, 2016, p. 46). La non fréquentation du lieu de bar, l'oubli de la prise d'alcool créent une distance entre certains personnages et leur divinité:

Curieux, mon vieil Alfred ! Je suis arabe, tu es bantou ! Je suis algérien, tu es camerounais ! Je crois en l'Unique, toi aux idoles. Et pourtant, nous nous entendons comme larrons en foire. Pourquoi ? Parce que tu respectes ta religion et moi, je respecte la mienne. Lakoum dînoukoum wa liya dîni ! Moi, je m'interdis le porc et l'alcool. Chez toi, à l'inverse, le blasphème, c'est quand tu oublies de faire un tour au bar. Tes dieux sont toujours soûls. C'est par les libations et par la baise que tu accèdes au ciel. Moi, par la prière et par le jeûne. (T. Monénembo, 2016, p. 183- 184).

À tous égards, on constate que dans Bled, la mention du nom de bar est couplée de la prise d'alcool. Si la narratrice fait comprendre dans le passage susmentionné que c'est par le biais de l'alcool pris au bar pour faire la libation que le personnage Alfred peut accéder au ciel, il n'est pas trop prétentieux de dire que le bar/ alcool constitue une figure « surfaciale » du récit monénembien dotée de sens inépuisable.

Le bar dans ce roman, suivant le parcours des personnages en ces lieux, s'offre comme un nid douillet qui procure plaisir et délectation à tout client. Une fois de plus, l'espace-bar dans l'œuvre témoigne d'une certaine connivence entre les personnages même s'ils viennent des horizons différents. Quoi de juste pour traduire le caractère unificateur de ces lieux de joies, vus comme des endroits ayant des enseignes immorales.

Au bar « L'oxygène", dans *Saharienne indigo* se constatent les multiples agissements des personnages. Lieu de défoulement, de liberté ou de rencontre amoureuse, cet espace de bar oriente le récit et lui confère des interprétations autres. Comme tous les précédents, à « L'oxygène", l'alcool/la bière est un moyen d'enjaillement des clients et leur permet de se livrer à des actes nouveaux, hors-normes:

La musique fut interrompue deux fois de suite à cause des bagarres. Et puis

Raye, à peine plus soûle que moi, m'entraîna sur la piste parce qu'ils venaient de mettre Papa Wemba. Deux ou trois mecs vinrent tourner autour de nous pour imiter nos pas recherchés et nos diaboliques trémoussements. Mais l'événement que je souhaitais, ou plutôt que j'attendais, ne se produisit pas, en tout cas pas tout de suite. Alors que nous étions assises côte à côte dix minutes plus tard, un rastaman se pencha vers moi: – Salut, même-mère, comment allez-vous ? (L'Oxygène fait penser à une lointaine tribu, avec ses tics de langage et ses codes, madame Corre. On ne dit pas « ami » ou « frère » ou « sœur", on dit « même-mère ». Et la ville ? Vous savez comment on l'appelle, la ville ?« La tribu d'en face", ou alors « Babylone ».) Puis-je inviter cette jeune et jolie fille qui danse si bien les rythmes afro-cubains ? C'est ainsi que je fis la connaissance d'Alfâdio. C'est ainsi que ma vie devint ce qu'elle est aujourd'hui (T. Monénembo, 2022, p. 84).

Ici, se déroulent des multiples évènements dont l'espace-bar est au centre. D'abord, l'effet de la boisson qui éveille des talents inédits de Véronique Bangoura et sa copine Raye notamment la danse sous la conduite symphonique des chansons de l'artiste congolais Wemba. La facilité de rapprochement qu'offre l'atmosphère musicale suscite l'étalage de connaissances des personnages, ce qui justifie le caractère catalyseur de la boisson chez l'hôte de Véronique. Dans telle posture où « L'Oxygène » est devenu un espace d'enseignement, on peut se dire que l'auteur fait correspondre les lieux d'alcool au centre d'éducation. Le bar l'oxygène se pointe alors comme un fourre-tout où des discussions se font sans limite. Ainsi, en rebaptisant « L'Oxygène » de « Babylon » par le personnage à la gueule sans frein, l'auteur sous couvert de la narratrice semble dire que les bars/buvettes, constituent des lieux de désordre, de crime, de profanation volontaire et de désacralisation. L'usage de Babylone traduit la vanité humaine. Rappelons que Babylone signifie « la porte des dieux ». Arrimé le bar « L'Oxygène » à Babylone, c'est incontestablement le taxer de place de disgrâce puisque la « Tour de Babel » ne serait pas actée par Dieu.

Outre cela, on note dans les romans précédents que l'espace du bar est toujours le site privilégié pour se faire des énamourées. Dans l'extrait ci-haut, la narratrice fait savoir le lieu de rencontre avec son amant, l'acteur grâce à qui elle a connu les moments de jambes en l'air, lieu qui n'est autre que le bar « L'oxygène ». C'est là que sa vie prendra une autre dimension bonne ou mauvaise qu'elle soit:

Viens, me dit Raye un jour que nous finissions de ranger le fatras de la remise, je t'emmène quelque part ! Inutile de te farder: ils deviennent méconnaissables, les criminels, au bout de trois ans de cavale. Et puis tu vois bien, Saharienne Indigo s'est évaporé. Il a compris qu'on n'avait plus peur de lui. – Mais tout de suite, ma puce ! Oui, un flic, un vrai, serait déjà venu. Une demi-heure plus tard, nous étions à l'Oxygène, le maquis où ma vie allait prendre un nouveau tournant, plus surprenant et plus casse-gueule que le jour où j'avais tué mon père ! (T. Monénembo, 2022, p. 81).

Tout simplement, le bar « L'Oxygène » est le repère de la transformation de la vie de l'héroïne. L'accentuation de l'anormalité atteint son paroxysme à l'Oxygène. Si le nom de ce lieu dans Saharienne indigo a une fréquence plus que d'autres espaces (46 emplois), c'est aussi à cause de la dangerosité des actes allant de vie à trépas qui poussent. L'Oxygène, au-delà de réunir des destins presque communs, est un espace de grand banditisme et de stockage des corps:

À l'Oxygène, un Irlandais mourut d'overdose et une fille fut retrouvée sur la décharge bordant la mer, un poignard au milieu du dos. Je ne fréquentais plus l'oxygène à cause de mon état mais Raye me rapportait des frites d'ignames et des nouvelles fraîches. (T. Monénembo, 2022, p. 101).

À suivre la logique des faits dans le roman, l'Irlandais n'est pas victime non seulement de la prise excédentaire de l'alcool au bar l'Oxygène mais également des agressions des agents qui mènent leur vie comme des bandits de grand chemin. La fille quant à elle serait victime d'une pression ou d'une maladie des dépendants sexuels qui forcent tout sans consentement. Les pratiques secrètes, les comportements de déviance, l'insécurité galopante qui s'observent à l'espace dans ce bar sont tributaires de la prise de l'alcool dont le lieu est tenu responsable.

L'anormalité, goût de préférence juvénile qui se remarque dans cette œuvre, s'articule à partir d'une écriture du débordement. Que ce soit par des propositions d'amant, consommation d'alcool, fumage de cigarette accompagnés d'ingurgitation de viande, ce melting pot conforte le caractère exutoire du lieu de bar.

Implicitement, l'attitude incontrôlée des personnages en ces lieux de gaité sans norme, est le fruit de la diversité des individus dans les lieux urbains puisque tous les lieux de bar dans l'œuvre de Monénembo se situent géographiquement en ville. Dans cet élan, la localisation de ces espaces confirme la pensée d'Antony Mangeon (2017 p. 2): « Les littératures noires américaine antillaise et africaines sont étroitement liées. L'espace urbain est l'un de ses hauts lieux de sociabilité: la taverne où l'on peut danser, boire, et manger, et qui va d'ici au cabaret américain, au maquis africain en passant par le bar parisien ou marseillais ». Le critique français dans cette analyse ne dit pas autre chose que l'aspect composite du bar occasionne le débordement même s'il le qualifie de socialité à l'avance. Danser, boire, manger qui se suivent dans cet énoncé prouvent à suffisance qu'en ces lieux, on y va pour se verser dans le déhanchement (danser), pour somnoler dans l'ivresse (boire) et en fin se faire de l'énergie pour continuer la routine (manger). À n'en pas douter, les espaces du bar de Monénembo se placent dans cette perspective d'où le style brouillant qui s'observe à la lecture. Quoi qu'il en soit, le corpus d'étude, à s'en tenir aux espaces-bars, s'appréhende comme une scène de succession d'anormalité, l'opposé de l'éthique sociale.

4 LIEU DU BAR COMME ESPACE DE LA DEMESURE

Traiter de la démesure au lieu du bar dans le corpus, c'est appréhender le degré de dépravation morale qui gouverne les personnages et inscrit le style de Monénembo à l'antipode de la raison. Si les toponymes des bars précédemment diagnostiqués rendent compte en amont d'une certaine immoralité en filigrane, « le dire » des personnages en explicite cela.

Le récit de la démesure se hisse dans L'Aîné des orphelins comme une sorte de pansement permettant de se purger:

Le dimanche, je marquais des buts pour le Minime Système et, le soir, quand j'étais fatigué des délires éthyliques de mon père, j'allais au bar de la Fraternité, voir un film à la télé en lorgnant le derrière d'Augustine. On n'avait pas beaucoup de considération pour nous à cause des niaiseries de mon père et de son penchant invétéré pour la dive bouteille mais on nous aimait bien. (T. Monénembo, 2000, p. 119).

L'assouvissement de Faustin, enfant qu'il soit passe par l'admiration morphologique des parties sensuelles d'Augustine. Même s'il a marqué des buts, cette joie n'est que circonstanciée. Le terrain de foot n'offre pas la même sensation. Voilà l'arrière-fond de son idée qui sous-tend son dépêchement au bar la Fraternité. Faustin ne se limite pas que là, son odyssée du récit de pensée basé sur le maître mot: s'assouvir est de mise:

Je voyais les poils qui dépassaient de son slip. Ses cuisses étaient moins fermes, plus couvertes d'éraflures et de plis que celles de Claudine. Je l'aurais sautée quand même si elle avait voulu. Depuis que j'étais là, je n'avais pas approché une femme à moins d'un mètre cinquante. La nuit, je mouillais mes draps en pensant à Josépha ou à Émilienne. Je crois que je n'aurais pas hésité si cette folle de Mukazano s'était glissée dans mon lit [...] Quand le bar est animé, que la patronne connaît son affaire

et qu'il y a dans les parages quelques gonzesses potables, il suffit d'être un tout petit peu rusé, c'est-à-dire savoir se faire discret, pour se laisser entretenir. (T. Monénembo, 2000, p. 78- 96).

On le constate si bien, le personnage-narrateur est hanté instamment d'un appétit sexuel qu'il cherche désespérément à assouvir. À dire, le premier passage traduit sa fougue et son vide; vide à compléter. Par-là, son intention primaire, celle qui était d'aller au bar pour suivre la télé se déconstruit par lui-même. Il tente donc hic et nunc de remplir ce vide sentimental qui devrait se faire par l'acte que par la vue. L'action de voir par ricochet remplace « faire » faute de mieux et joue le même rôle que « faire ». Le récit biblique ne confirme pas cela lorsqu'il est écrit dans Mathieu 5 verset 28: « mais moi je vous le dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère avec elle dans son cœur » ?

Le second morceau met à nu le caractère immoral de l'environnement du bar. La Fraternité est un lieu de pratique au rang de sacrilège. « Se faire discret et se laisser entretenir » laisse comprendre la pratique de sexe qui se déploie là. Faustin et sa bande de compagnons adolescents qu'ils sont, sont déjà imbus de désir charnel.

L'écriture de la démesure qui s'observe dans ce roman n'est que la somme de la dégringolade de la société rwandaise qui ne fait que se construire dans l'individualisme teinté de ruse. Si à 13 ans c'est l'intention sexuelle qui gouverne la raison, on n'est pas loin de la démesure.

Aussi patent que dans L'Aîné des orphelins, Saharienne indigo abonde dans la démesure. Ce constat s'observe plus dans le discours orienté de Raye à Véronique Bangoura:

Là, au milieu, c'est le Folto-Falta, le night-club dont je t'ai parlé. On y trouve le meilleur whisky, le meilleur disc-jockey, les plus belles filles, et donc les plus belles bagarres. Et à droite, le Motel Ziama. C'est là que tu loueras une chambre le jour où tu trouveras un mec - Cela s'appelait Les Pieds dans l'eau: le côté balnéaire de l'Oxygène. – Le plaisir et l'extase ! Sodome et Gomorrhe ! La licence et le vice ! ricana Raye. La journée, on se contente de se bécoter. Les choses sérieuses commencent au crépuscule. Ma toute première sortie ! Je vous l'ai dit, madame Corre, je ne connaissais rien de l'existence: ni les bars, ni le cinéma, ni le manège, ni le zoo.

– Trois ans, c'est l'intervalle idéal: avant, on t'aurait reconnue; après, tu aurais raté le coche, me chuchota Raye en me ramenant vers le maquis décoré, comme si c'était Noël, de loupiotes et de guirlandes. Voilà, on a fait le tour. Ici, à tout moment, tu peux boire, danser, manger et... hi ! hi ! Elle pensait, je me demande bien pourquoi, que c'est à 18 ans que la flamme du désir irradie votre corps. Mon séjour chez Yâyé Bamby m'avait, en quelque sorte, préparée à ma nouvelle vie. La prison dorée, c'est plus gai et plus instructif que l'école, et Raye avait fini par me convaincre que la vie manquait de goût sans la bière fraîche et le shit. (T. Monénembo, 2022, p. 81-82).

Conduire Véronique à un lieu de grand désordre, lui demander de se tailler un endroit-là et se faire prendre les jambes en l'air par des inconnus, parait-il de l'ordre du désordre. Aussi, le passage témoigne d'une véritable « place du sexe » par l'entremise des noms de lieux comme Sodome et Gomorrhe. Faut-il insinuer que ces deux toponymes que la narratrice fait correspondre à « L'oxygène » traduisent la perversion inégalée de l'humanité jusqu'alors. Pour preuve, le récit biblique explique que Dieu dans une fureur effrénée effaça ces deux villes en faisant pleuvoir sur elles une pluie de souffre et de feu pour s'être adonnées aux pratiques de l'homosexualité, l'orgueil et tous ses corollaires. On peut lire à cet effet les livres suivants: Genèse 18 verset 19; Ezéchiel 16 verset 49-50; Lévitique18 verset 22 et Jude 7. Quoi de juste pour qualifier ces lieux d'espaces de dépravation. Et comme pour accentuer sur cette décadence d'une jeunesse sans repère, la narratrice juste après, fait mention de «la licence »; en conteste ou pas, cela signifie liberté, autorisation, anarchie qu'entraine une liberté sans contrôle voire libertinage.

Monénembo pousse loin ses personnages aux déferlements de leurs immoralités comme l'explicite si bien la narration:

Après le poulet-aloko, nous gagnâmes le night-club. Raye commanda des bières et nous allâmes nous asseoir. Un jeune homme traversa la cohue d'un pas mal assuré et passa devant nous.

– Celui-là, s'il me coinçait dans un recoin des toilettes, je me garderais bien de crier au secours.

Raye m'entraîna sur la piste après avoir réussi à étouffer son fou rire. Notre conversation continua malgré l'ampleur des décibels:

– Ça te démange tant que ça ?

– Hé ! J'ai longtemps attendu, moi !

– Tu peux bien attendre encore un peu.

– Pas plus que maintenant.

– Vas-y donc, alors, saute sur le premier venu !

– Je n'hésiterais pas, je t'assure, si je revoyais le mec en casquette de velours mauve. (T. Monénembo, 2022, p. 83).

On le voit bien, la raison de l'usage de licence. S'il est de coutume que c'est le sexe masculin qui ose en matière de cuissage, force est de constater dans l'univers monénembien que les personnages féminins en déconstruisent cette thèse. Quand la morale est battue en brèche et l'immoralité officie en qualité de norme, il n'est pas étonnant d'en arriver à la construction d'un récit affectionnant l'impudicité. Ipso facto, si la dépravation des mœurs, volet de la démesure semble irriter le lecteur non averti, il est utile de noter qu'en conteste fictionnel, cette écriture entachée de perversité s'énonce comme une esthétique que seule la fiction légitime.

5 Espace Du Bar Comme Un Changement De Paradigme Scriptural

L'environnement du bar s'offre comme un espace polymorphe en ce sens qu'il offre toutes les possibilités aux visiteurs. Considéré comme tel, il devient une figure prostituée dans le récit de Monénembo dès lors qu'il ne fait pas de classification de fanatique et devient le lieu par excellence d'anarchie du tout dire, du faire tout à ciel ouvert.

Dans cet entendement, le lieu du bar devient le sujet romanesque par excellence. Là où il y a de l'humanité, la culture s'enracine, et la littérature ne saurait être absente. Le bar, en regroupant des vies de différents horizons qui expriment leur malheur, fait penser à la résilience. Il nous semble qu'au-delà des enjeux esthétiques qui fondent l'essence de la littérature, cette dernière a pour mission l'épanouissement spirituelle (au sens littéraire) de la société.

Préférer toujours les espaces primitifs villes/ villages, qui étaient à la genèse de la littérature africaine des lieux de préférence romanesque, c'est inscrire le projet de littérature dans la monotonie. La fixité spatiale ramène le dynamisme scriptural à la même sauce. Le nouvel espace qui pend forme chez Monénembo, parait-il, être une revendication d'autres goûts esthétiques et conséquemment se libère des carcans de l'ancien goût romanesque, peut-on- dire. Cet avis trouve du crédit chez A. Mabanckou (2005, p. 12): « Je veux garder ma liberté d'écrire, quand je veux, quand je peux, il n'y a rien de pire que le travail forcé... ». À bien comprendre, l'inscription de l'espace du bar qui devient un sujet inédit chez l'auteur dans le corpus témoigne de l'affranchissement des anciennes règles et place l'auteur dans un champ nouveau.

Cette hardiesse somme toute que semble réclamer le romancier guinéen ne s'écarte pas du comportement de ses personnages archétypes. Puisque dans son œuvre, les personnages font des produits des bars leur source de vie, un moyen de tenir la vie en vie; ce qui constitue un leitmotiv dans le récit de Véronique Bangoura: «... et Raye avait fini par me convaincre que la vie manquait de goût sans la bière » (p. 82) et vomissent leurs misères dans une anachronie totale. Également, la cacophonie constatée chez les personnages au bar et le style polyphonique opéré par l'auteur sont des indicateurs de construction d'une esthétique nouvelle.

Du bar « La Fraternité » à « L'Oxygène » en passant par « Bar-boulangerie » et « Sans âme », etc., les personnages principaux rencontrent d'autres qui partagent leurs souffrances. À la croisée de ces personnages en de tels espaces, les bars résonnent comme lieux de décharge, d'écoute, de transition pour passer à d'autres perspectives. Dans un entendement personnifié, il (bar) promeut à la résilience des personnages voués à toute forme de marginalité sociale.

Les multiples contacts entre les personnages dans les bars, la fusion des corps et esprits, le partage de cultures entre eux, acquittent aux personnages principaux leur appartenance à une territorialité fixe et les inscrivent dans une appréhension universelle.

Le renouvellement scriptural prend effet à partir de la démesure cosmopolite du bar, à lui, provenant des personnages de différents pays. Les personnages-narrateurs qu'ils soient hétéro/intra diégétiques retardent plus le récit quand il s'agit des endroits de consommation de bière. Cette posture prouve que l'œuvre de Monénembo place l'espace manichéen de la littérature africaine dans son arrière-plan en lui disant au revoir. Cette opacité de cet espace ancien favorise la visibilité du nouveau qui n'est autre que l'espace-bar. La traversée de ce nouvel espace dans tout le corpus marque explicitement le changement du paradigme scriptural qui n'est que la résultante des personnages d'un âge jeune qui constitue le personnel dans son écriture. Les lieux qu'affectionnent les personnages sont des lieux propices pour l'art romanesque. Quand on a de jeunes personnages aux ambitions démesurées, on ne peut qu'avoir que des vies sordides à des lieux insolites. Quoi de plus pour témoigner du basculement esthétique.

Plus encore, l'espace du bar favorise ce changement esthétique du moment où il fait sortir les personnages de leur froideur tout en leur permettant de délirer: « le vin et les lieux d'alcools libèrent la parole ou mieux encore libèrent la plume » (O. Ziati, J. Boumaajoune, 2023, p. 46). S'il y a libération de parole, ce qu'influe sur la plume (l'écriture), c'est qu'il y a renvoi de certaines

pratiques et adoption et expérimentation d'autres. Par ce topos analysé, Monénembo décolonise l'espace sinon exclut toute forme de ghettoïsation du roman africain.

En fin, le bar, espace a priori interstice, mais lourdement chargé de sens sous la plume de Monénembo, occasionne ce passage de goût à partir du moment où il se pointe être un topos perméable, ce qui est donc une qualité de l'art romanesque. Dès l'instant qu'il y a mixture d'histoire des personnages en ce lieu de transition, on ne peut que voir de goût nouveau qui supplante l'habituel. Également à travers l'inscription des personnages venus de tout-monde dans un bar qu'on pourrait renommer ainsi, l'espace du bar dans l'œuvre redéfinit même l'identité du récit romanesque.

6 CONCLUSION

On ne saurait clore cette analyse conduite jusqu'ici qu'en retenant que l'espace-bar dans le roman de Monénembo est d'abord un endroit qui traduit une esthétique exutoire. En ce sens que sur le plan comportemental, les personnages sont en déphasage avec la morale sociale. Ainsi, cette qualification se justifie par la dénomination des lieux fréquentés par lesdits personnages. En effet, le bar, espace bigarré (où on vient tout dire) est par essence un lieu exclu de toute contrainte. À partir de là, il n'est pas loin d'un foutoir. Donnerions-nous raison à A. Mangeon (2017, p. 9) lorsqu'il argue que le maquis africain est un lieu de dérapage et de bordel. Le caractère exutoire du lieu du bar se rapporte à l'axe narratif à partir du moment où l'on constate la construction du récit décousu, sans aucune linéarité, conséquence directe de l'état d'ébriété des personnages. À l'aune de tout, il est donc logique que les topies bars chez Monénembo sont des constructions conscientes pour traduire la philosophie juvénile et par ricochet un changement de paradigme. S'il est bien de sentir venir cette écriture du trop-plein dans le corpus analysé à partir de l'espace bar déjà en germination dans *Les Écailles du ciel,* force est de constater que ce nouveau vent littéraire que s'approprie Monénembo, portera bonheur à la postérité notamment chez A. Mabanckou (2005), A. T. Apédo-Amah (2017) entre autres., où l'espace du bar ouvre et clôt les récits.

REFERENCES

[1] APÉDO-AMAH Ayayi Togoata, 2017, *Le Chien qui fume,* Lomé, Graines de Pensées.

[2] KENGUE Gaston François, TSOFACK, Jean-Benoît 2015, « «On entre OK et on sort KO» comme à la buvette...! Des espaces d'alcool et de leur mise en mots en contexte urbain au Cameroun », *Ponti/Ponts. Langues, littératures, civilisations des pays francophones,* Milan, Mimesis Edition, vol. 1, n° 15, pp. 79-94.

[3] KÉÏTA Mohamed M, 2011, *Approche psychocritique de l'œuvre de Tierno Monénembo*. Université Paris-Est Créteil Val de Marne.

[4] MABANCKOU Alain, 2005, *Verre Cassé,* Paris, Seuil.

[5] MANGEON Anthony, 2017, « Contes et comptoirs. Le bar, un lieu de littérature pour les diasporas noires », in *Cultures en transit dans l'espace urbain,* p. 53-61.

[6] MITTERAND Henri (sous la direction de), 1982, *Les noms des lieux et de personnes,* Paris, Nathan.

[7] MONÉNEMBO Tierno, 2000, *L'Aîné des orphelins,* Paris, Seuil.

[8] MONÉNEMBO Tierno, 2012, *Le Terroriste noir,* Paris, Seuil.

[9] MONÉNEMBO Tierno, 2016, *Bled,* Paris, Seuil.

[10] MONÉNEMBO Tierno, 2022, *Saharienne Indigo,* Paris, Seuil.

[11] SEGOND Louis, 1990, *La Sainte Bible,* (traduction King James).

[12] ZIATI Ouafa, BOUMAAJOUNE Jaouad, 2023, « Le bar, lieu de création littéraire ou refus d'une génération en décadence ? Cas de *Le Crédit a voyagé,* dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou«, in IOSR Journal of Humanities and Social Science, vol. 28, p. 41-49.